

Le Souvenir de Samuel

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Destin de Marie

Le Pré d'Anna

Le Valet de pique

Marie de Palet

Le Souvenir de Samuel



© Centre France Livres SAS, 2020.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0437-3

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Le train se traînait de virage en tunnel comme un serpent malade qui sentirait sa dernière heure approcher. Les trois garçons, serrés dans un coin du wagon, regardaient la cohue silencieuse et grave tassée sur les banquettes dures avec des mines tristes et fatiguées. Augustin, le premier, hasarda à mi-voix :

— Vous croyez pas qu'on devrait foutre le camp d'ici ?

Les deux autres le regardèrent, un vague espoir au fond des yeux.

— Et où veux-tu qu'on aille ? répliqua Jean, le plus peureux. On ne connaît rien par ici.

— À l'allure où marche ce train, reprit Augustin, on ne risque pas de se faire bien mal en sautant.

— Et tous ces gens qui nous regardent vont tirer la sonnette d'alarme et on sera rejoints dans la minute qui suit.

— C'est risqué, je sais, mais pas plus que de partir pour l'Allemagne... Faites ce que vous voulez, les gars, mais moi, je me taille...

Les deux autres le regardèrent et Camille, qui n'avait rien dit jusque-là, marmonna lentement :

— Je crois qu'Augustin a raison. Il ne faut pas que nous arrivions à Marseille, car après ce sera plus difficile.

— Et si on est repris ?

— Tu as vu ces montagnes... et cette végétation ? Personne ne doit jamais y pénétrer... C'est l'été ; on peut survivre et on sera libres...

Les trois garçons se turent car, malgré leurs précautions, ils voyaient que certains voyageurs essayaient de suivre leur conversation. Chacun retomba dans son mutisme.

Quelques jours plus tôt, les gendarmes étaient venus chez eux, pour leur porter leur convocation pour partir en Allemagne au STO, le service de travail obligatoire, en Allemagne. Ils leur avaient donné un sauf-conduit pour leur voyage jusqu'à Marseille. Là-bas, ils seraient attendus et pris en charge à la descente du train. En principe, le STO devait libérer des prisonniers français méritants ou chargés de famille. On était en juillet, il faisait une chaleur accablante et le wagon surchargé était irrespirable. Les voyageurs arboraient un visage fermé comme

s'ils n'arrivaient pas à s'extraire de leur quotidien. Le tortillard qui les emmenait haletait et soufflait, côtoyant des gorges profondes ou des falaises escarpées. Les trois jeunes jetaient des regards pleins d'envie sur ce paysage tourmenté comme bouleversé par un géant. C'était bien en ces lieux que s'était promené Gargantua. C'était peut-être lui qui avait raviné ces vallons ou jeté ces rochers au hasard de sa route... Le train ralentit encore. On entra dans une gare minuscule, avec son chef de gare, debout près de la voie, un drapeau entre les mains. Augustin se leva, suivi des deux autres, et il s'apprêtait à sortir quand le train reprit de la vitesse et ne s'arrêta pas dans cette gare solitaire dont ils n'avaient pu lire le nom.

— Merde..., gémit Augustin, tout en restant les yeux rivés sur le paysage.

Ils étaient là, tous les trois, près de la porte, prêts à sauter à la première occasion ; mais, comme s'il avait compris leur intention, le train filait maintenant comme un vrai bolide.

— Raté, fit Jean, content, au fond de lui, que l'aventure soit terminée et prêt à retrouver sa place dans le wagon.

— Si le train ralentit, je saute, répliqua Augustin, plus déterminé que jamais.

Les deux autres ne répondirent pas. Le train filait toujours dans un bruit de ferraille étourdissant. Puis il attaqua une montée, ralentit et avança presque au pas.

— C'est le moment ! cria Augustin.

Et, ouvrant la porte, sans hésiter, il se jeta dans le vide.

Camille regarda Jean et dit :

— Tu viens ?

Et, à son tour, s'élança vers l'inconnu. Jean hésitait : il avait peur. Il se rappelait les paroles de son père : « C'est dur de partir, mais il faut obéir aux lois. J'ai fait 1914-1918, et j'en suis revenu sans une égratignure. Tu auras autant de chance que moi, mon fils ; obéis au maréchal... » Alors, il ferma la porte du train ; mais ne retourna pas à sa place dans le compartiment, sachant que les voyageurs se poseraient des questions s'ils le voyaient revenir tout seul. Intérieurement, il se traita de lâche, alors que le train, la côte dépassée, s'élançait aussi vite que le lui permettait sa vieille machine brinquebalante. Le garçon partit au hasard des wagons et finit par découvrir

une place dans un autre compartiment que celui qu'il avait quitté. Il s'assit, ferma les yeux en se demandant ce qu'Augustin et Camille étaient devenus.

Pendant ce temps, à quelques centaines de mètres de distance, ses deux amis, étourdis par leur chute, se secouaient et s'enfonçaient dans le fouillis de végétation de la garrigue. Le soleil tapait dur, mais le souci des garçons était de se retrouver tous les trois. Camille, qui croyait se trouver entre ses deux amis, décida de les attendre. Il émit un bref sifflement pour les guider vers lui, souhaitant qu'ils comprennent son appel. Peu de temps après, un autre sifflement répondit sur sa droite. Il s'avança doucement : il ne s'agissait pas de se faire repérer. Il entendit des froissements de branches, droit devant lui... S'enhardissant, il cria :

— Augustin, c'est toi ?

Un cri lui répondit et Augustin apparut tout en sueur, le visage rouge et le pantalon taché par les herbes.

— Ouf..., fit-il. Où est Jean ?

— Il a dû sauter après moi. Il doit être par là...

— Je boirai bien un coup... Quelle chaleur !

— Il n'y a pas d'auberge dans le coin, répliqua Camille.

Après s'être épongé le front, Augustin s'enfonça dans les broussailles du côté que lui avait indiqué Camille et ils avancèrent tous deux vers l'endroit où, à leur avis, Jean avait sauté. Ils parcoururent ainsi un bon kilomètre sans rien voir et sans entendre de réponse à leurs brefs sifflements. Ils s'arrêtèrent, épuisés, en haut du vallon, constatant que le paysage se modifiait et que la voie, suivant la courbe du terrain, descendait fortement.

— Il n'a pas pu sauter ici ; le train a dû prendre de la vitesse... S'il n'a pas sauté avant, là, c'était impossible...

Ils s'arrêtèrent, tous deux assommés par cette constatation.

— Tu crois qu'il n'a pas sauté ? demanda Augustin.

— Il n'était pas très chaud, rappelle-toi. Il a dû hésiter... Peut-être à cause de son père qui tient tant pour Vichy ! Et puis ici, ajouta-t-il en montrant le paysage, c'était plus possible.

— Quel dégonflé ! Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On ne peut pas rester là.

— Non. Il faut partir en vitesse.

— Et s'il est par là, blessé ?

Augustin haussa les épaules.

— Je ne crois pas qu'il ait sauté. S'il l'avait fait, on l'aurait trouvé... Et puis, ma foi, il se débrouillera. On ne peut plus rester ; c'est trop dangereux... Si on pouvait trouver une rivière, j'ai soif... Pas toi ?

— Si, mais dans cette garrigue la rivière doit être sèche. Il nous faut d'abord sortir de là avant de chercher à boire.

Ils s'enfoncèrent dans les genêts et les broussailles, troublant les lièvres ou les lapins qui s'enfuyaient à leur passage.

— Tu as vu ? faisait Camille à chaque rencontre. Ah, si j'avais un fusil !

— Tu ne pourrais pas t'en servir. Tu t'imagines, un coup de feu dans ce calme...

— On va où ?

— Vers l'endroit où on a vu cette gare déserte.

— Mais c'est loin !

— Bien sûr que c'est loin ; mais où veux-tu aller ?

— Attention ! cria Camille en voyant un énorme serpent ramper devant eux et disparaître rapidement de leur chemin. J'ai horreur de ces bêtes, acheva-t-il.

— C'est inoffensif ; c'est une couleuvre.

— C'est un serpent ; c'est bien suffisant...

Ils continuèrent en silence, luttant contre les plantes de la garrigue qui s'ingéniaient à leur barrer le chemin. Le soleil, au zénith, continuait à taper fort. La nature paraissait figée, endormie par la chaleur. Ils avançaient, essayant de ne pas penser à la soif qui les tenaillait, la langue collée au palais et leurs habits collés au corps à cause de la chaleur. Leur cœur battait à coups accentués. Tout à coup, Augustin s'effondra comme une masse ; couché sur le sol, il ne bougeait pas et ne disait mot ; Camille s'affola.

— Augustin, Augustin, qu'est-ce que tu as ?... Réponds-moi !

— Soif..., répéta deux fois le garçon.

Allongé dans les broussailles, il fermait les yeux et portait, de temps à autre, sa main à la tête. Camille s'effraya : dans cette chaleur accablante, son copain était peut-être en proie à une insolation... Qu'allait-il faire, ici, en pleine

cambrousse, loin de toute agglomération, avec un malade sur les bras ? Augustin paraissait dormir, alors il s'avança de quelques pas pour voir s'il ne distinguait pas un ruisseau ou une rivière à l'horizon. De la terre montait comme une vapeur qui brouillait le paysage et paraissait faire zigzaguer l'air ambiant. À travers ces brumes de chaleur, le garçon crut apercevoir, au loin, une maison avec son toit de tuiles rouges. Il crut d'abord à un mirage. Il se retourna, jeta les yeux ailleurs puis revint : la maison était toujours là... Il recommença plusieurs fois le même manège : la maison restait en place. « Ce n'est pas un mirage, se dit-il, il nous faut avancer jusque là-bas. Ils nous donneront de l'eau, et s'ils nous dénoncent, tant pis, je ne peux pas le laisser mourir. » Il s'approcha d'Augustin qui paraissait dormir et le secoua.

— Augustin, réveille-toi. Il y a une maison, tout près...

Augustin grogna mais ne bougea pas.

— Augustin, réveille-toi, on arrive dans un village, il y aura de l'eau...

Comme Augustin n'avait aucune réaction, il le secoua encore, essaya de le relever ; l'autre ne

réagit pas. Alors, en désespoir de cause, Camille se mit à courir vers cette maison qui paraissait le narguer. Elle apparaissait et disparaissait au hasard des accidents de terrain et le garçon désespérait de l'atteindre. Il était en nage, mais le souvenir de son copain étendu en pleine garrigue, sous le soleil et à la merci des bêtes sauvages, suffisait à lui donner des ailes. Il courait, s'entravait, tombait et se relevait pour partir encore plus vite vers le havre entrevu qui semblait s'éloigner à chacun de ses pas. Enfin, il parvint à un espace cultivé planté de châtaigniers aux immenses troncs vieillis par les ans. Il traversa cette pièce et se trouva sur un sentier qui se dirigeait tout droit vers la maison. Un silence de mort régnait autour de la bâtisse. Il ne distingua aucune fontaine où il aurait pu puiser de l'eau pour lui et Augustin. Il ne se posa même pas la question de savoir comment la lui porter. Il remarqua une porte fermée comme l'étaient les volets de la fenêtre et frappa. Aussitôt, des aboiements furieux se firent entendre de l'autre côté de la porte. Cela le rassura : il trouverait de l'eau et des secours. Une voix autoritaire cria :

— Paix, Médor ! Paix, Mirza !